

Le bonheur sans entrecôte

josée hansen

QUELQUES RANGÉES seulement du Studio du Grand Théâtre sont occupées samedi 2 juillet, le public se compose de parents ou grands-parents ainsi que d'amis et de collègues des jeunes acteurs et metteurs en scène présentés lors de ce marathon de six heures que compte la *Journée jeune création monodramatique* consacrée aux moins de trente ans. Cinq pièces pour découvrir de nouveaux noms de Luxembourgeois encore en formation ou tout juste sortis de leurs écoles de théâtre à Paris (Elsa Rauchs), Londres (Jacques Schiltz, Larisa Faber), Heidelberg (Jill Christophe), Zurich (Jeanne Werner) ou du conservatoire et de l'université du Luxembourg (Luc Lamesch, Pierre Scholtes). Invités par Steve Karier, le directeur du festival de théâtre *Fundamental*, deuxième édition, beaucoup d'entre eux furent découverts et formés, plus jeunes encore, au *Jugendclub* du Théâtre national par Anne Simon. Ici, ils n'avaient qu'une seule contrainte pour le spectacle qu'ils allaient présenter : il fallait que ce soit un monodrame. Peu importe le nombre d'intervenants sur, derrière ou devant la scène : un seul parle et raconte l'histoire.

Pourtant, dans *La secte du bonheur* de Camille Raséra, mise en scène par Elsa Rauchs, ils sont quatre. Quatre qui parlent, nous narrent l'éternelle quête humaine du bonheur, même si Camille Raséra elle-même en est le

personnage central, magicienne maléfique qui impose des règles strictes aux membres de la secte qu'elle dirige et qui promet ce bonheur. Et elle a la logorrhée, la magicienne avec ses *fuck-me-boots*, son costume à revers bling-bling et son doigt argenté, tout y passe dans le domaine de la critique de société (« je prostitue ma vie pour prouver que je suis »), considérations métaphysico-philosophiques à trois balles, souvent proches des brèves de comptoir, et on souffre comme dans un spectacle lycéen plein de bonnes intentions. Seule Elsa Rauchs, qui incarne aussi l'homme perdu, en quête du sens de sa vie, offre quelques moments de fraîcheur avec sa candeur (« difficile d'atteindre le bonheur sans entrecôte ») et sa simplicité.

Pffffff... Pause pour le changement de décor. Ça va continuer comme ça ? Tout de suite, Luc Lamesch rassure. Seul en scène comme pour une *stand-up comedy*, cet ancien élève de Marja Leena Junker, qu'un moment on pensait être le jeune frère de Jules Werner, incarne *Thom Pain (Based on nothing)*, un personnage inventé en 2005 par l'auteur américain Will Eno. Thom est un loser, mal dans sa peau, conscient de ses faiblesses, mais toujours à la recherche de l'amour, de l'âme sœur. Et d'un peu de baise aussi. Le texte est fragmenté, explosé, Thom quitte toujours et encore son rôle de récitant pour interpeller directement les spec-

Quête de sens, recherche du bonheur et agressions : la soirée réservée aux jeunes talents de moins de trente ans montra toute une palette de sujets et de styles

tateurs, entrecoupe l'histoire de l'enfant qui joue dans les flaques d'eau par des considérations personnelles, fait s'entrechoquer des moments de poésie pure – « être amoureux, c'est s'embrasser entre les étagères de la station-service de l'aire de Wasserbillig ou pisser ensemble dans les toilettes pour handicapés dans des musées oubliés depuis longtemps » –, l'absurdité de sa vie intérieure et la cruauté de l'existence (l'électrocution d'un petit chien racontée avec moult détails)... et c'est souvent à se plier de rire. D'autant plus que le texte est présenté en luxembourgeois, traduit par le metteur en scène Jacques Schiltz et le dramaturge Pierre Scholtes, qui ont réussi à le transcrire dans une belle langue parlée, contemporaine et naturelle. Ouf, on peut rester...

Et à partir de là, on va de surprise en surprise au fil de cette soirée : Jeanne Werner a créé toute seule, texte, mise en scène et jeu, *Gretchen, today*, une version concentrée, au turbo, du drame de Faust, vu de la seule protagoniste féminine. En quelques saynètes rapides – elle rencontre Faust, en tombe amoureuse, puis enceinte, est délaissée, déchue –, transcrit dans la vie d'une jeune femme d'aujourd'hui qui travaille, tchatte avec ses copines par portable ou skype avec son amoureux, elle montre l'éternité du sort de toutes les Gretchen du monde. La forme extrêmement condensée est intéressante, même si le gouffre entre la langue originale de Goethe et les bribes imaginées par Jeanne Werner est énorme.

La grande révélation de la soirée fut *Inside the cave* de Ceridwen Smith, qui en incarne également le rôle principal, une jeune femme qui est envoyée dans une famille d'accueil où elle est abusée, tombe enceinte et se noie – comme sa mère. Racontée avec une extrême simplicité par l'extraordinaire Ceridwen Smith, si fragile, si naïve et si émouvante ici, accompagnée par les bruitages réalisés sur scène et les voix de Larisa Faber (qui a grandi au Luxembourg) et Bethan Clark, ainsi que par des projections réalisées par Karin Capuano, le sort de cette « petite » est un véritable crève-cœur.

L'histoire de *Jaz*, écrite par l'auteur ivoirien Koffi Kwahuté, mise en scène par la Luxembourgeoise Jill Christophe (connue pour son travail chez ILL), parle aussi d'abus sexuels, du viol, de cette si belle Jaz, adorée par ses amies pour sa bonté et par les hommes pour sa beauté, avec une langue très musi-

cale, inspirée justement des structures du jazz. Pour symboliser la fissure, la violence de l'abus sur la vie de Jaz, Jill Christophe a choisi de faire raconter l'histoire par deux comédiennes, Héloïse Levain et Lorène Ehrmann,

en dialogue et en contrepoint. Elles transgressent donc un peu le cadre posé du monodrame, mais il s'agit d'un parti pris dramaturgique, compréhensible. En tout cas, la nouvelle génération est en marche !

Brèves de festival

Une femme arabe, c'est...

Bohumil Kostohryz / Fundamental



Lana Nasser

...la guerrière et la victime d'oppression, la « sale musulmane » et l'épouse modèle, l'intellectuelle et l'effrayée. La femme arabe est tout cela à la fois, par convention ou par désir, pour elle-même, pour ses proches ou dans le regard occidental. *In the lost and found*, le *one-woman-show* de la Jordanienne Lana Nasser que présenta le festival du monodrame *Fundamental* lundi 4 juillet au Carré Rotondes est un spectacle époustouflant d'intelligence, de conscience politique et tout simplement de beauté et de justesse. Durant une heure, Lana Nasser est seule en scène, avec un bureau, un dictionnaire arabe/anglais, une valise et une écharpe rouges. Partant de l'hypothèse d'un travail de traduction d'articles de presse de l'arabe vers l'anglais pour un journal américain (elle y a vécu longtemps), l'auteure et actrice parle de l'actualité politique du monde arabe, des préjugés dont elle fut victime en immigrant aux États-Unis, de la richesse et de la subtilité de la langue arabe et oui, de la condition féminine en Jordanie et dans le monde arabe, gardant la tension sur toute la durée du spectacle. *In the lost and found* est une pièce on ne peut plus symbolique pour ce festival, qui s'est ouvert vendredi dernier avec deux spectacles africains et qui dure encore jusqu'à demain, samedi 9 juillet : cette deuxième édition est politiquement très engagée et ouverte sur le monde.

Mise en abyme

Martin Linster



Martin Engler (au fond) et Steve Karier

Martin prend des photos de Karen, qui iphotographie Olga, qui prend à son tour une photo d'une installation scénique... Véridique, ça s'est passé ainsi l'autre jour, les trois protagonistes agissent tous plus ou moins pour le compte de l'association Fundamental. Martin Engler a (en partie, en collaboration avec Nico Helminger) écrit et met en scène *Grenzfrequenz – ein Flaneursdelikt*, le spectacle de clôture du festival, qui sera joué demain, 9 juillet à 20 heures au Grand Théâtre par Steve Karier, le directeur du festival et président de l'asbl éponyme. Au-delà du récit d'un texte complexe sur des hommes et femmes perdus dans leur époque, *Grenzfrequenz* est aussi une pièce radiophonique créée sur place, enrichie des expériences de dix jours de festival et accompagnée en *live* par les musiciens Joe Bauer et Bo Widget, qu'on pourra écouter chez soi, à la *radio 100,7*... Mais alors, on ne verra pas les images de Karen Köhler, actrice et artiste, qui tient par ailleurs un blog délicieusement décalé sur le site www.fundamental.lu (où on peut aussi consulter le programme). jh



Bohumil Kostohryz / Fundamental



À suivre : Jeanne Werner, Luc Lamesch et Ceridwen Smith (de haut en bas)